



Marie Gaston

Le passé simple

Edilivre – Éditions APARIS

Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement la présente publication sans autorisation du Centre Français d'exploitation du droit de Copie (CFC) – 20 rue des Grands-Augustins – 75006 PARIS – Tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.



© Edilivre, Éditions APARIS – 2008

ISBN : 978-2-35607-312-9

Dépôt légal : Janvier 2008

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

*A mon oncle JEAN
Qui m'a beaucoup parlé
De ses parents et de son enfance
Me permettant ainsi d'écrire
Cet ouvrage.
Pour Nicolas, Marc, Anne et
Hélène*

Février 2007

*« Il n'y a point
De plus grande gloire
Pour les hommes
Que celle d'être brave
Par les pieds et les bras. »*

Homère

Mars 1885

Au bois de Larchou

Antoine contemplait sa terre. A vingt huit ans il n'était pas peu fier de ces quelques arpents, là sous ses pieds.

Il était le premier de la famille à pouvoir s'installer si jeune chez lui.

Le père, avait été métayer jusqu'à l'âge de cinquante quatre ans à Condaillac, à une portée de voix de Charissou. En 1882, il avait failli acheter au propriétaire pour lequel il travaillait, mais les affaires n'avaient pas tourné comme il faut et cela ne s'était pas fait.

En 1886, il lui vendit enfin sa terre, sans être trop regardant sur le prix, car il n'avait pas de fils pour lui succéder. Joseph y mourut le 24 juin 1905 sans en avoir beaucoup profité

Antoine ramassa une poignée de terre : oh ! bien sûr elle n'était pas bien grasse comme chez

Léonardou où il était placé, elle n'était pas plate et on ne pourrait pas y tenir de vaches, mais quand même, en travaillant dur, il pourrait en tirer quelque chose.

Et puis, il y avait de beaux châtaigniers dans la pente, même quelques espèces qui donnent des châtaignes rondes à la robe sombre, pas trop farineuses, qui cuisent bien, qui sont plus sucrées que les autres et qu'on appelle des marrons en Corrèze.

A la fin du dix neuvième siècle, la châtaigne était un don précieux de la nature pour les paysans du Limousin. Pendant deux mois ou un peu plus, on savait qu'on n'aurait pas faim. On gardait les châtaignes dans des paniers aérés au frais, quelquefois dehors sous le sécadou* quand le temps n'était pas humide puis on les étalait au grenier. A la fin de la saison s'il en restait, on les triait car beaucoup étaient « habitées » par des vers. On gardait les bonnes qu'on faisait sécher après les avoir épluchées. Et les mauvaises, on les faisait cuire pour les cochons.

*
* *

Un petite brise se leva en caressant les talus encore ras.

* Voir glossaire page 161

Bien que la prime approche, on ne voyait pas encore verdier les bordures, ni poindre le moindre bourgeon ; peut être un peu sur les noisetiers mais rien d'autre. On voyait juste le lacis rougeâtre des jeunes branches dénudées des taillis de châtaigniers.

Antoine recula de quelques pas pour mieux évaluer l'endroit où il construirait la maison ainsi que la grange. L'affaire pressait car la Marie, sa femme, était enceinte et elle accoucherait en Juillet.

Il n'y avait pas beaucoup de plat, juste un peu, là, en haut de la pente au dessus des Angles, au bord du chemin. Oui ! c'était là qu'il la voyait, la maison. Et pour la grange, en l'appuyant à la maison, il ne faudrait que trois murs.

Antoine avait réussi à économiser, sou après sou pour ce lopin de mauvaise terre qu'il n'avait pas payé trop cher. Il avait fait valoir que, dans une telle pente, on ne pouvait pas tenir de vaches. La terre était peu généreuse, on voyait la pierre à fleur de terrain par endroit.

Mais il y avait la source à cent cinquante mètres, chez des voisins qui acceptaient ce droit d'usage. C'est ce qui l'avait décidé.

Il fallait faire vite. Le soleil commençait à monter et Antoine ne pouvait pas rester là, à rêver.

– « Rêver, c'est fait pour les riches, pour ceux qui ont du temps à perdre » pensa-t-il à voix haute.

Lui, Antoine, il fallait qu'il aille travailler chez les autres dès le jour levé, là où depuis cinq ans déjà

avec Marie, ils s'échinaient pour assurer un peu (et pas toujours) la pitance du lendemain.

D'un coup, ce fût presque le jour, comme toujours au printemps quand le soleil se lève, déjà bien jaune pour la saison et qu'il surprend le paysan autant que les bêtes, tous habitués depuis des mois à moins de lumière. Il reviendrait ce soir, avec Marie, pour voir et réfléchir, décider quand il commencerait à bâtir. Les jours allaient grandir, et ça lui donnerait du temps, le soir, après sa journée pour travailler pour eux.

Marie Soustrot, il l'avait connue cinq ans plus tôt au bal de la vote, la fête annuelle à Saint Martial. Elle était de Biars bas un petit hameau de deux maisons au fond d'un petit vallon sur la commune de Saint Martial. Tout de suite, elle lui avait plu, si fine, si légère, dans sa robe presque neuve et bien propre. Elle souriait peu Marie, ses orbites profondes au regard volontaire ne lui donnaient pas un visage avenant mais il voyait qu'elle aimait la vie et que rien ne la découragerait, pas même de vivre avec un pauvre paysan comme lui, sans rien à lui offrir que son cœur, ses bras forts et ses espoirs d'une vie meilleure,... un jour peut-être.

– « Mieux que les parents si on peut ! »

Antoine était l'aîné d'une famille de sept enfants : quatre garçons étaient venus d'abord, puis trois filles. Après Antoine, très vite était venu Jacquou en 1858, un an après lui (c'est dire qu'il fallait grandir vite pour laisser le berceau au suivant) puis au fil des

années Ricou, Léonardou, Françoise, Miette et Marie avaient suivis. C'était un temps où les enfants venaient « quand le Bon Dieu les envoyait » et il fallait très vite les mettre au travail pour leur apprendre à gagner leur soupe.

De très bonne heure, Antoine avait été placé chez les autres pour gagner sa vie, et surtout pour que ses parents aient une bouche de moins à nourrir à la maison. Il était parti en 1869. Il n'avait que douze ans. Il ne revenait que très rarement le dimanche après-midi, quand on l'y autorisait, après avoir « curé » l'étable, changé le manche du fléau qui attendait depuis plusieurs jours, rentré du bois, coupé un plein charretou de bruyère pour la litière de la semaine. Et il lui fallait marcher pendant près d'une heure à travers bois pour revenir chez les siens.

Antoine pensait encore à tout cela, ce matin-là, alors qu'il commençait à labourer sur les terres bien grasses du bordier où il travaillait toujours pendant la journée. Il fallait faire vite, car en ce début de prime, le temps pouvait changer vite et il fallait semer sans attendre.

C'était comme ça depuis des générations chez les Bellardie, ces gens sans terre, qui ne pouvaient compter pour survivre, que sur leur travail, leur volonté et un peu de chance, car en plus du manque de tout, il y avait pour les garçons le risque de tirer un mauvais numéro et de partir sept ans pour le service militaire.

Il prit entre les doigts une poignée de terre qu'il caressa avec confiance : cette année encore il espérait que la récolte serait bonne. Depuis trois ans, il n'y avait pas eu trop de soucis. Ce n'était pas comme en 1881 : il avait fait un temps de brouillard, de pluie, de vent pendant tout le mois de mars et même d'avril ; ça n'avait pas bien levé et la récolte avait été de mauvaise qualité.

Aussi l'année qui suivit, on vit des gens sur les routes, des femmes avec leurs enfants qui mendiaient de ferme en ferme pour se nourrir. Mais chacun devait compter et mesurer pour pouvoir nourrir les siens jusqu'aux prochaines récoltes et quand les portes s'entrouvraient, on donnait juste une pomme ou quelques restes du maigre repas de midi, sans plus.

Antoine se rappelait tout cela en travaillant la terre mais il ne perdait pas de temps, ce temps qui était si compté pour tous ceux qui travaillaient chez les autres. Et du matin au soir, il n'était pas question ne serait-ce qu'un instant, de prendre du repos : juste le temps à midi, d'avaler un oignon avec le pain que Marie avait préparé dans un linge, un peu de fromage, une pomme et juste le temps de boire un peu d'eau à une source là, au coin d'une terre. Pas de vin la plupart du temps, on n'en buvait que dans les grandes occasions. Il coûtait jusqu'à 30 sous le litre. Le prix du vin avait beaucoup augmenté ces dernières années à cause de la crise due au phylloxéra et au mildiou.

Il rentra en pressant le pas, malgré la fatigue. Après avoir mangé sa soupe et pris un peu de repos auprès de Marie, après avoir parlé de sa journée, il comptait partir à la lune au bois de Larchou pour commencer à défricher à l'emplacement qu'il avait choisi pour construire la grange et la maison. Il y était allé à plusieurs reprises avant de se décider. Mais ce « faux-plat » oui, décidément c'était bien : il y aurait le talus derrière pour protéger du vent, on voyait la vallée vers les Angles, le soleil donnerait assez longtemps car on était presque en haut de la pente. Il faudrait empierrer le chemin pour se rendre à la source par l'allée de noisetiers, afin qu'il soit moins difficile de faire les trajets avec les seaux. Il faudrait aussi faire un chemin jusqu'à la serbe au milieu de la pente pour aller faire les lessives et puiser l'eau pour les bêtes.

Il faudrait surtout faire vite pour tout cela, car Marie allait bientôt accoucher, et même si à cette époque « on n'en faisait pas toute une histoire », il valait mieux quand même que tout soit prêt avant l'été : la maison, la grange. Ensuite il faudrait organiser la remue pour amener le meuble à temps.

*

* *

Ce fût fait. Antoine mit les bouchées doubles pour que la maison soit prête. Oh ! ce n'était pas le luxe ! Il n'y avait pas beaucoup de pierre à bâtir à

Freyssinge, surtout pas beaucoup de moyens pour l'extraire. Il en tira juste un peu pour les fondations et deux beaux blocs qu'il tailla pour les linteaux : un pour la porte où il fit graver son nom et l'année, et l'autre pour la fenêtre en façade.

Pour le reste il fallait compter seulement sur des rondins de châtaigniers et du torchis, terre grasse mêlée à de l'eau et à de la paille en guise de ciment qu'on appelle ici : lou bar.

Il mit un plancher dans la chambre et construisit une vaste cheminée qu'on appelle cantou en Limousin, élément essentiel pour le chauffage et la cuisson des repas.

L'aspect extérieur de l'habitation était assez réussi quoique modeste. Chaque homme était un bâtisseur à cette époque et il tenait son expérience de ce qu'il avait aidé à faire chez quelque voisin ou membre de la famille.

– Je planterai un prunier au coin de la grange c'est sûr !

Il envisageait aussi de mettre à l'automne, plusieurs pommiers dans la pente en contrebas de la maison.

La remue eut lieu en Juin et la petite naquit le douze Juillet. On l'appela Léonie. Elle était « de petite venue » mais en bonne santé.

La famille vint la voir dans l'été, quand le plus gros des foins fut fini et avant d'attaquer les moissons. Même le Roussel, le parrain d'Antoine

était monté de Saint Léger. On fit un peu la fête et il entonna quelques airs de circonstances à son habitude. A cinquante-cinq ans, il était toujours « l'animateur » insatiable de toutes les réunions de famille.

Antoine avait économisé juste assez, pour acheter un âne, trois gorets et quelques poules pour « démarrer » leur année. Il était content de montrer sa petite propriété à l'occasion de la naissance de son premier enfant.

Ce fût une année difficile mais qui se passa sans trop de soucis une fois le foin rentré. L'automne 1885 s'averra très chaud, personne ne se rappelait une telle sécheresse alentour mais les modestes récoltes au jardin étaient faites, quant aux arbres surtout les pommiers de blandurettes et de sainte germaine plantés fin novembre, il fallut leur monter l'eau de la serbe à pleins seaux pour qu'ils reprennent. Les blandurettes se vendaient bien à Tulle. Il serait bien de pouvoir en produire dans quelques années.

Au printemps 1886, il entreprit de remonter encore à plein paniers, un peu de terre grasse du bas de la pente vers les Angles, pour agrandir le petit potager qu'il avait établi au dessus du chemin qui desservait la maison et la grange.

Il passa plusieurs mois à cette tâche, le soir à la lune, car pendant la journée il allait encore travailler chez les autres : Il n'avait pas d'argent pour acheter

des vaches et de toute façon le terrain était trop en pente pour faire de l'élevage.

A la saison, il chassait. C'était un excellent chasseur et même... un bon braconnier. Il était fier de son fusil qu'il avait racheté l'année 1882 vers Charissou.

Pour vendre le gibier, ce n'était pas un problème. Il se trouvait toujours un bourgeois qui lui faisait savoir à la saison, qu'il lui prendrait bien un lièvre ou quelques perdreaux.

Les « Rosières », des bourgeois qui avaient une grosse propriété, vers Champeau étaient de ceux-là. C'était une chance de rapporter un peu d'argent à cette occasion.

A Juin entrant, il se plaçait comme maître-faucheur et partait tôt à la rosée pour rejoindre quelque ferme aux Angles ou à Gimel où il était le bienvenu, car on le savait courageux, fort et toujours prêt quand il se présentait quelque chose à faire. Il arrivait à faucher 15 ares dans la journée, mais le plus difficile c'était de remonter le foin dans ces pentes. Il n'y avait pas trente six façons : il fallait étendre une grande toile, y entasser le foin, nouer les coins et s'arc-bouter pour agripper le balluchon, se relever sans lâcher prise, enfin trouver son équilibre pour remonter la pente en zigzagant, plié en deux sous la charge, dans cette poussière chaude de graminées qui vous dessèche la gorge en un rien de temps.

Quand il rentrait au bois de Larchou, le soir, il lui fallait manger vite, il parlait un peu avec Marie et

s'inquiétait de ce qu'elle avait fait dans la journée. La besogne ne lui manquait pas la pauvre, car outre la petite dont il fallait s'occuper, bien qu'elle soit encore ficelée au berceau, elle devait aussi sarcler et biner au jardin, remonter l'eau à plein seau du fond du pré pour les semis, la soupe des cochons, la lessiveuse. Ensuite elle allait à la source pour l'eau de la cuisine puis elle tâchait de faucher un peu sur les talus pour avancer le travail.

Alors à la fraîche vers 8 heures, le soir, Antoine partait ramasser son foin et recommençait le dur labeur effectué toute la journée pour les autres mais cette fois-ci pour lui. La journée double durait de 6 heures le matin jusqu'à 10 heures du soir quelquefois plus si la lune donnait.

Heureusement il se trouvait des jours de mauvais temps, pour faire le reste : réparer les outils, améliorer un peu la maison, confectionner quelque étagère, un banc, tailler une haie en bordure du jardin, faire une clôture ou un portail. Il fallait toujours courir après le temps pour arriver à tout faire.

Au printemps 1886, Marie « tomba » enceinte à nouveau mais elle put quand même bêcher le jardin, puis aider aux foins et continuer à porter l'eau comme d'habitude.

Jean naquit en Novembre 1886. C'était un beau petit, qui ne posait aucun problème. Mais voilà qu'il y avait maintenant quatre bouches à nourrir chez les Bellardie et il fallait travailler de plus belle.

Dans les années 1890, on commença à construire la ligne de chemin de fer de Tulle à Ussel et cela procura de l'embauche vers la croix d'Assou où il y avait du remblai et de la manutention pour des travailleurs journaliers. On construisait aussi des murs de soutènement à l'entrée du futur tunnel. Beaucoup d'hommes s'y rendaient, comme Antoine, quand le travail des champs était moins pressant et c'était encore un moyen de ramener un peu d'argent à la maison. Le travail était dur sur ces chantiers et dangereux pour ces hommes peu équipés et inexpérimentés dans l'art du terrassement. Il y avait souvent des éboulements, souvent des accidents et même quelquefois des morts sur ces chantiers. Quand il était là-bas, Marie se rongait les sangs en attendant son retour.

*
* *

En janvier 1890 Léonie avait presque 5 ans. C'était une enfant bien portante, pas très grande, mais costaud et jolie.

Le petit Jean marchait déjà depuis longtemps, et quand il voulait sortir devant la porte pour courir après quelque poule ou escalader le banc, c'était déjà Léonie qui veillait sur lui, car Marie était souvent partie chercher de l'eau ou laver le linge, chercher du bois, soigner les cochons, les poules et les lapins.

Avec tout ça, les enfants s'élevaient un peu tout seuls et souvent Léonie s'occupait de son frère. Il n'y avait pas beaucoup de place pour le jeu. Pourtant Marie avait confectionné une poupée de chiffon cousue dans quelque vieille toile et rembourrée avec de la paille. Ce fut son seul jouet. Malheureusement alors qu'elle jouait, assise dans le cantou durant une soirée de février 1890, la poupée tomba dans le feu et s'embrasa immédiatement sous les yeux consternés de la petite. Elle pleura un peu, car elle savait qu'elle n'en aurait pas d'autre.

Plus grande, elle n'alla à l'école que de temps en temps, car il y avait toujours quelque chose à faire à la maison et les enfants étaient une main d'œuvre précieuse même s'ils n'étaient pas exagérément exploités. A la belle saison, il y avait les foins, plus tard la récolte de pommes de terre et l'école paraissait bien superflue. Enfin en hiver il était bien difficile parfois de descendre à l'école des Angles tant le chemin aux ornières gelées était impraticable. L'instruction était devenue obligatoire dès la fin du XIX^e siècle mais c'était de pure forme. L'absentéisme restait un problème récurrent et les parents ne comprenaient pas la nécessité pour leurs enfants de fréquenter assidûment l'école : eux même ne savaient ni lire ni écrire, ce qui ne les empêchait pas de tenir la maison et de faire tourner la ferme.

L'hiver 1890 fut très froid. Elle s'en souviendra longtemps Léonie. La nuit on entendait la glace se

rompre au pont des Angles, le bruit sec montait jusqu'à Freyssinge.

C'était une joie le matin de faire des glissades avec Jean dans les prés et de rentrer ensuite à la maison les doigts et le visage rougis par le froid. Ils riaient ensemble, tout essoufflés et se laissaient tomber sur le banc dans le cantou auprès de la mère occupée à ses travaux de couture ou de tricotage.

*
* *

En Juin 1890 Marie dit à la petite :

– Léonie, garde ton frère, j'en ai pour un moment. Je vais laver à la serbe !

– Oui ! Maman. Je ferai attention !

Marie s'en alla confiante. Elle savait que la petite s'occuperait bien de son frère.

Il faisait beau. Léonie avait envie d'aller dehors sur le pas de la porte pendant que Jean s'amusait à l'intérieur. Après tout, à cinq ans on peut bien jouer un peu avec le chat ou le taquiner.

Elle ouvrit la porte tout doucement pour ne pas attirer l'attention du petit. Elle sortit sur le seuil. Le soleil l'aveugla un instant mais elle aperçut bientôt, une vipère enroulée sur une pierre, qui se chauffait dans la première chaleur de l'été.

Que faire ? Léonie pensa bien appeler sa mère mais elle ne l'entendrait pas : la serbe était trop

éloignée de la maison, il y avait le bruit de l'eau, du linge qu'elle tapait avec le battoir.

Il fallait faire vite. Léonie enjamba la vipère pour franchir le seuil. Elle prit alors un bâton et la frappa avec acharnement jusqu'à lui aplatir la tête et la tuer enfin.

Alors Léonie s'assit toute tremblante, et c'est là qu'un voisin la trouva, tétanisée, incapable de raconter ce qu'il s'était passé et montrant la bête écrasée.

A cinq ans, il en faut du courage pour affronter l'imprévu et faire face aux responsabilités auprès du petit frère !

C'est à cet âge aussi que Léonie se vit confier le soin de garder la chèvre. Oui ! car en 1890, Antoine avait eu l'occasion d'en acheter une pour une poignée de francs. C'était une affaire ! une chèvre ça donne du lait, ça mange tout, même dans les pentes. Et les pentes il y en a à Freyssinge ! il n'y a même que ça.

Mais cette chèvre donnait bien du souci à Léonie. Un jour elle sauta la haie pour aller courir plus loin. (Sans doute était-elle comme la chèvre de Monsieur Seguin qui croyait que l'herbe est toujours meilleure plus loin). Léonie qui était sans cesse obligée de subir ses fantaisies, lui cria :

– J'espère que tu te casseras une patte, sale bête !

Et bien en sautant l'arcadour*, elle se fendit la peau du ventre.

Léonie se sentait coupable et appréhendait le retour du père car la bête était bien amochée.

Enfin tout se passa assez bien : le père était de bonne humeur ce soir là. Il recousit la peau du ventre de la chèvre et la bête guérit.

*
* *

En automne, le soir, Antoine envoyait Léonie et son frère, dans le bois à côté de la maison, pour ramasser des châtaignes pour le repas :

– « Une pleine casquette, et des belles ! »

C'était l'essentiel du repas du soir.

Et puis au début de l'année 1891, à la veillée, il lui apprit à tresser des paniers en éclisses de châtaigniers. C'était un élément d'éducation indispensable dans une maison car les paniers étaient utilisés à tout instant de la journée : pour porter du bois, les légumes, l'herbe pour les lapins, les châtaignes et même pour remonter la terre du fond du pré jusqu'au jardin.

Pour Léonie, toutes ces occupations étaient naturelles, et laissaient peu de place pour le jeu.

Pourtant un jour qu'avec son frère, elle avait rejoint une bande d'enfants du voisinage, il leur vint l'idée de mettre le chat dans un sac de toile. Le chat se débattait, miaulait et les enfants riaient. Puis l'un d'eux jeta le sac en l'air, il le rattrapa avant qu'il ne touche le sol. Il

le lança encore plusieurs fois jusqu'au moment où le sac se déchira et tomba par terre avec un bruit sourd. Une tache de sang maculait la toile. Plus aucun mouvement de la pauvre bête : elle était morte !

Bien sûr, aucun des enfants n'avait eu conscience des risques encourus par le chat que tout le monde aimait dans la maison. Ce fût un drame. Chacun se mit à pleurer, les voisins repartirent chez eux sans demander leur reste et Léonie était inquiète de la réaction de ses parents. Elle avait raison. Les enfants partirent au lit sans manger la soupe. Leur nuit fût agitée de cauchemars et de remords. Jamais plus un chat n'eut à souffrir de leurs espiègleries par la suite.

*

* *

Cette année 1891 au mois d'avril, un autre garçon, Jacques, naquit chez les Bellardie de Freyssinge. Marie avait fort à faire avec ses trois enfants.

Surtout que le petit dernier était malingre. On craignait de le perdre. C'était du souci pour la pauvre femme qui le voyait dépérir à vue d'œil. La malheur entra dans la maison. Ce qu'on craignait, se produisit malheureusement : Jacquou mourut en bas âge. Il y eut quelques jours de grande tristesse, la mère qui se cachait pour pleurer et négligeait un peu les autres.

Mais il n'y avait pas de place pour la dépression dans le cœur de ces mères d'alors. On savait que cela pouvait toujours se produire. Les femmes ne s'attachaient pas trop vite à leurs petits car beaucoup mouraient dans la première enfance. On les baptisait de bonne heure, dans les premiers jours de vie, au cas où... Et quand le pire se produisait, le père partait trouver le Maire de la commune pour déclarer le décès, on organisait une cérémonie rapide, la mère n'était quelquefois pas encore relevée de ses couches et ne pouvait y assister.

Et la vie reprenait tant bien que mal.

*
* *

C'était bientôt l'ouverture de la chasse et le père de Léonie était un fameux chasseur. Ça se disait autour de Freyssinge où les bourgeois le faisaient appeler pour les fournir en gibier à l'occasion d'un repas de famille ou d'une noce. Il en tirait toujours quelque argent pour améliorer l'ordinaire. Et la chasse c'était aussi le moyen de mettre un peu de viande sur la table familiale, ce qui était rare.

Antoine trouva que Léonie était assez grande maintenant pour aller à Tulle, porter son fusil à réparer chez l'armurier vers le pont des Carmes. La petite avait sept ans et demi. Elle partit donc seule avec la charge de l'arme (un fusil à chien et à broche très encombrant). Il lui fallait faire plusieurs

kilomètres par les Angles à travers bois puis emprunter la route de Vimbelle en direction de Tulle.

Le trajet à l'aller se passa sans encombre. Elle arriva chez l'armurier en fin de matinée et y resta quelques heures en attendant la réparation. Elle n'était pas très hardie, ne venant en ville que très rarement et jamais seule. Elle sortit son pain et son fromage et se reposa un peu sur le conseil de l'armurier qui la trouva bien « vaillante » d'avoir fait tout ce chemin avec un tel poids sur les bras. Enfin le soir elle décida de repartir par le quai de Lyon puis par Champeau pour éviter d'avoir à traverser les bois des Angles.

Tout à coup, des soldats l'interpellèrent (la caserne de la Botte était proche) : Ils trouvaient bizarre de voir une enfant si jeune avec un fusil !

Ils voulurent prendre l'arme pour l'examiner, mais la petite s'agrippait à la bretelle, ne voulant pas lâcher son précieux fardeau.

– Où vas-tu, petite avec ce fusil ?

– C'est mon père qui m'a envoyée chez l'armurier pour faire réparer son fusil. Je suis de Freyssinge !

Léonie n'était pas rassurée. C'est qu'à sept ans, on n'est pas encore très courageux !

Les soldats se concertèrent, vérifièrent que l'arme n'était pas chargée puis décidèrent de la laisser

repartir. Elle ne se le fit pas dire deux fois et accéléra le pas malgré le poids de la charge.

Elle fut très fière d'arriver pas trop tard à la maison après avoir accompli sa besogne, et trouva encore le temps d'aider sa mère à préparer le repas.

*
* *

En août 1893, un quatrième enfant naquit chez les Bellardie : c'était une fille qu'on appela Mariette.

Ce fut encore Léonie qui s'en occupa la plupart du temps quand sa mère aidait aux travaux des champs ou vaquait aux tâches ménagères.

Depuis l'aventure du serpent sur le seuil de la maison, Léonie était très vigilante quand on lui confiait un de ses frères ou sœur à garder. Ce jour-là, Mariette était au berceau, elle n'avait que quelques mois et selon l'usage elle était étroitement attachée aux bords du berceau qui était muni d'un piètement arrondi qu'on pouvait facilement pousser du pied d'un rythme régulier pour endormir l'enfant. Léonie avait souvent vu sa mère, bercer ainsi ses enfants.

Léonie commença à pousser le berceau du bout du pied et celui-ci ondula de droite à gauche comme il se doit. Mais Mariette, se mit à pleurer de plus en plus fort et Léonie redoubla d'effort pour accélérer le mouvement du berceau. Les pleurs redoublèrent et les bercements aussi... Tout à coup le berceau se

renversa et Mariette hurla face contre terre et toujours ficelée et emmaillotée.

Léonie prit peur : et si la petite était blessée ? ou pire si elle allait mourir ?

Et la mère qui n'était pas là ! et si elle rentrait et voyait que Léonie ne savait décidément jamais s'occuper de ses frères et sœur ! alors sans hésiter, elle essaya de soulever le berceau de toutes ses forces avec la petite ficelée dedans. Elle y parvint au prix d'efforts considérables, l'ensemble : berceau et enfant, pesant bien sept ou huit kilos et la Mariette se calma.

Mais le soir Léonie ne put s'empêcher de raconter l'incident à son père qui lui tira les cheveux très fort. L'enfant s'évanouit un instant puis revint à elle sans se plaindre.

LE PUY DU MERLE

1893-1899

A l'automne 1893, Léonie avait huit ans et demi. C'était l'âge pour elle, de laisser la place à la maison pour aller travailler chez les autres. Le père lui trouva un emploi. Pour cela il l'emmena à la foire de la Saint Antoine à Tulle où un emplacement était prévu pour ce genre de « négociation ». De nombreux enfants pauvres étaient conduits là par leurs parents dans l'espoir de les louer comme domestique dans des fermes des environs. Léonie était l'une des plus petites et elle entendit plusieurs éventuels patrons dirent :

– Celle-là elle est bien trop petite pour trente francs par an !

Et le père de dire :

– Elle n'est pas bien grande mais elle est costaud ! elle pourra porter l'eau, ramasser les

châtaignes et garder les moutons et puis elle sait faire les paniers !

– Alors vingt cinq francs l’an et une paire de sabots ! dit l’homme.

Alors le père accepta.

C’était un propriétaire du Puy du Merle, pas trop loin de la maison mais quand même à une demi-heure de marche. De toutes façons, il n’était pas question de revenir trop souvent. Antoine l’amena là-bas deux semaines plus tard.

Avant de partir, l’enfant embrassa sa mère qui lui dit pour la rassurer :

– Ne t’en fais pas, ma fillote*, tu seras bien tu verras ! et puis tu reviendras de temps en temps au bois de Larchou, quand le travail ne pressera pas trop !

Mais elle savait bien que cela ne serait pas de si tôt.

Marie se faisait du souci de la savoir si loin. Elle restait parfois plusieurs semaines sans nouvelles d’elle ou presque. Mais quelquefois il se trouvait un voisin parti se placer vers là-bas à la journée. S’il voyait la petite par hasard, en train de garder les moutons au pré, il s’arrêtait pour lui parler un moment. Alors à son retour, il venait rassurer les Bellardie du bois de Larchou et leur dire que Léonie avait bonne mine, qu’elle lui avait paru contente et pas trop maigre.